

Pour William

Christine Barbeau

Numéro 125, mai 2010

La haine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61709ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barbeau, C. (2010). Pour William. *Moebius*, (125), 11–14.

CHRISTINE BARBEAU

Pour William

Il a pris ma main, j'ai serré son cou
Il discutait, j'ai hurlé la paix
Il voulait s'installer, je voulais disparaître
Il se déshabillait, je m'armais
Il me baisait, je pleurais
Il m'a demandé où je voulais qu'il éjacule,
C'est le silence qui lui a répondu

Ce silence était violent. Il était mien. Il n'avait absolument rien de tendre, de confortable ou de tranquille. Mon silence était brutal, nu et rude. Mon silence me faisait mal. Il m'étouffait :

- Où es-tu ?
- Par ici !
- Est-ce que ça va ?
- Je ne t'entends pas.
- Tu l'as bien mérité.
- Non, je n'en veux pas.
- Je te cherche, où es-tu ?
- J'ai très mal.
- Tu n'es rien.
- Va-t'en. J'ai très mal.
- Personne ne t'aime !
- Tu es minable !
- Où es-tu ?
- Tu es toute seule !
- J'ai mal.
- Tu ne sais rien faire !
- Je te cherche.
- Sale pute ! Pourquoi es-tu en vie ?

- Va-t'en. Va-t'en. J'ai très mal.
— Tout le monde te veut du mal!

*

Je veux me boucher les oreilles avec de la mousse d'étanchéité isolante et ne la retirer qu'au printemps prochain. Je veux que la vie me ranime en même temps que le sanctuaire de mouches sous ma fenêtre, pas avant. Je veux creuser un trou dans ma tête. Je veux ne pas le savoir. Je veux me mettre en boule. Je veux m'arracher l'âme. Je veux comprendre pour ne plus l'entendre. Je veux lui redonner sa haine. Je veux me venger. Je veux le faire souffrir. Je veux qu'on soit quittes. Non, je veux qu'il saigne plus que moi. Je veux qu'il se vide. Je veux qu'il ne reste rien de lui. Je veux qu'il sèche. Je veux qu'il s'émiette. Je veux mordre dans ses yeux et pisser dans son cœur. Je veux vomir sur ses lèvres et chier dans sa tête. Je veux le caresser d'une main et le battre de l'autre. Je veux jouer avec ses sentiments. Je veux le manipuler. Je veux rien que lui mentir. Je veux m'asseoir sur son visage et l'étouffer avec mon sexe. Je veux tirer sur ses cordes sensibles. Je veux l'user. Je veux le râper. Je veux mettre sa vie en danger. Je veux l'insulter. Je veux le tromper. Je veux l'humilier. Tout ce que je veux, c'est qu'il pleure comme un bébé. Qu'il sanglote comme une petite fille devant son chien mort. Qu'il se mouche avec les jupons de sa mère. Qu'il prie comme un démuné. Qu'il suce un prêtre et qu'il avale tout au nom de Dieu.

Je veux qu'il subisse le pire. La torture, l'avilissement, la honte et la peur en même temps. Je veux cracher sur son visage et dessiner des cœurs avec la salive. Je veux violer sa petite sœur. Je veux être capable de l'ignorer. Je veux brûler ses albums-photos. Je veux détruire son condominium. Je veux piétiner ses plantes et massacrer son berger allemand. Il ne mérite rien qui soit encore vivant.

Je le veux avachi sur un lit d'hôpital, avec des tubes dans le nez et dans la bouche, devant un pâté chinois sans sel et un *Jell-O* qui n'a pas pris.

*

Je me souviens de la fameuse enveloppe qu'il transportait avec lui tous les jours dans son porte-documents en cuir couleur tabac, incapable de s'en départir et fier de me l'avoir fait lire. Je m'en souviens tellement que j'allais presque le raconter au présent, comme si je n'avais pas encore cacheté ce moment pour l'expédier hors de moi. J'ai envie de me l'arracher de la mémoire, d'y apposer un timbre une fois pour de bon et de le renvoyer à son expéditeur avec la mention « mauvaise adresse » au marqueur noir indélébile.

*

Entre mes cuisses, la langue baladeuse, William n'avait marqué une pause que pour me glisser dans la main une enveloppe ouverte à l'effigie de l'établissement scolaire pour lequel il travaillait. La bouche agglutinée à ma vulve, il m'a mâchonné de lire ce que l'enveloppe contenait. Je croyais en fait que cette enveloppe renfermait une bonne nouvelle. Un prétexte pour déboucher un Veuve Clicquot et se payer une grasse matinée. Un financement accordé pour un projet parascolaire, une augmentation salariale ou, enfin, un poste permanent. Non... rien à voir avec les croissants au lit et le champagne, c'était plutôt du domaine du café sans lait et de la *toast* froide ingurgitée en vitesse. C'était une lettre personnelle. Une lettre de trois pages écrite à l'encre rose, d'une calligraphie très féminine. Courbée et élégante, parsemée de cœurs, de fleurs et de sourires. J'ai senti le papier, au cas où, mais il n'était pas parfumé. Très étonnant. Je me suis tout de suite dirigée à la dernière page pour en connaître l'auteure : *Bianca xxx*. Qui est cette salope ?

Elle lui confiait qu'elle en voulait encore. Qu'elle était là pour lui. Qu'il semblait fragile et que le consoler était la moindre des choses. Qu'elle pensait à lui tous les jours depuis cette nuit mémorable. Que « *Le cycle de l'eau, c'est éternel, tout comme toi* »...

*

Ce monstre, ma muse, m'a tendu une déclaration d'amour – aussi risible qu'elle ait pu être – provenant de sa déléguée syndicale, tandis qu'il me dévorait la chatte et qu'il se délectait de mes fluides. Larmes et sécrétions vaginales à la fois. Ce monstre, je l'ai foulé bien volontiers. Ce monstre n'est en fait qu'un chewing-gum resté collé sous ma semelle.